

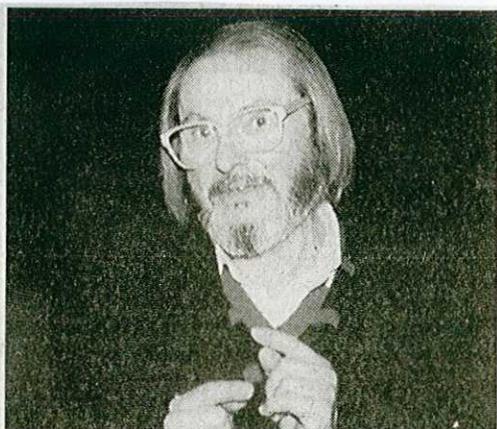
Libération

M A R D I 1 7 M A R S 1 9 9 8

Claude Régy, le passeur

ARTE, 23h20. «Je ne prétends pas du tout ni initier, ni tirer des morales, ni orienter quoi que ce soit. Ce que je pense, c'est qu'en tout cas, le théâtre n'est pas fait pour distraire, contrairement à ce qu'on croit souvent, de notre époque et de nos problèmes. Je pense que le théâtre est fait pour nous inquiéter, pour nous déranger. Je crois, justement peut-être, pour montrer que les mensonges sont des mensonges, et pour ça, il faut faire un travail énorme, qu'on ne peut faire que sur un petit nombre de gens, en espérant que la résistance marchera. C'est-à-dire rendre aux gens leur liberté d'imagination et leur liberté de jugement.» Voilà entre autres, et en l'occurrence d'entrée de jeu, une des choses que sait dire Claude Régy, metteur en scène et découvreur de textes qui le premier a monté en France et donc «révélé» des auteurs comme Marguerite Duras, Harold Pinter, Nathalie Sarraute, Peter Handke, Edward Bond, Botho Straus, Wallace Stevens, Gregory Motton pour ne citer que les gros calibres. Voilà quarante ans que cet intransigeant sourcier refuse les systèmes esthétiques de mise à l'accoutumée: avec Régy, l'action se raréfie, la narration s'évanouit sous les voix tendues, le personnage n'est plus que vecteur de ce qui lui semble bien plus essentiel que les ressorts dramatiques: Régy ne croit et ne s'en remet qu'à l'écriture, et au-delà il cherche à faire palper, ressentir, écouter une matière invisible qui précède l'écrit: l'état de l'écrivain avant qu'il ne trouve la phrase, avant qu'il entende en lui la combinaison des mots car le metteur en scène a cette intuition que l'on entend en écrivant il dit: «*Les sons n'agissent pas seulement quand c'est oral, je crois que même en écrivant ou en lisant on entend des sons, donc si on veut chercher d'où ça vient, dans quelle part de l'inconscient, il faut se taire d'abord, il faut se taire, il faut écouter et il faut écouter le silence.*»

Les téléspectateurs qui ne seraient pas coutumiers du mystère Régy risquent d'être dépaysés par le long et captivant film réalisé par Elizabeth Coronel et Arnaud de Mezamat, où la lenteur l'emporte sur le bavardage, où la tension le dispute à l'attention, où l'on voit ce très jeune homme qu'est resté Régy, bon sourire et cheveux en brosse, se raconter un peu, pudiquement, humblement et surtout parler de ce qu'il fait avec les acteurs et élucider un peu le pourquoi et le comment de son refus absolu de toute psychologie.



Pour lui, le statisme n'est pas un péché majeur. A ses yeux, le ralentissement de la parole aide à éviter le naturalisme. Il précise qu'il s'agit de «*faire descendre le calme en soi, pour s'envisager en relation avec l'univers, avec le cosmos entier*». Ce qui est très beau ici, c'est que les fidèles de Régy, les artistes en compagnie desquels il a tracé son chemin de grand artiste témoignent et essaient de dire en quoi travailler avec celui là n'a rien de commun avec quoi que ce soit d'autre. Valérie Dréville, Marial Di Fonzo Bo ou encore le fabuleux Michaël Lonsdale ponctuent ce reportage sinueux comme une vraie conversation. On aperçoit aussi Nathalie Sarraute, amie entre toutes de ce fils de famille militaire et protestante et aussi le traducteur de Handke et encore le scénographe attitré du découvreur amoureux du vide. Des extraits de ses mises en scène défilent, au compte goutte, dont des images renversantes de la *Chevauchée sur le lac de Constance* de Handke, telle que Claude Régy la magnifia en 1974 à la tête d'un quintette d'acteurs qui n'étaient autres que Jeanne Moreau, Delphine Seyrig, Samy Frey, Gérard Depardieu et Michaël Lonsdale: tous cinq subjuguants ●

MATHILDE LA BARDONNIE